

LES DEUX FRÈRES

Monsieur le comte de Noirmont-Tonnerre leva son épée. Les deux bataillons nobles s'arrêtèrent. D'un même mouvement sec, les crosses des fusils s'élevèrent sur la neige, avec un bruit sourd qui s'éleva dans la ramure du bois velouté de blanc. La route était encaissée, les grands bois d'Allemagne commençaient. — Formez les faisceaux! L'ordre courut de compagnie en compagnie. Le long de la route, comme dans une féerie, il passa subitement trois quarts de lieue d'énormes artilleurs à pointe d'acier. L'artillerie prit la gauche et roula avec des huc et des dia. Il y avait huit chevaux de file par pièce et ce n'était pas trop pour l'arracher à la neige qui se pelotonnait autour des roues. Les chevaux fumaient, soufflaient, renouaient sous les grands coups de fouet des canonniers, qui ébranlaient l'air au point de faire tomber en pluie fine et blanche la neige dont étaient ornées les hautes branches sans feuilles. Pour laisser le passage aux canons, des officiers firent jeter brutalement dans les fossés les prisonniers républicains, qu'on avait placés sur le côté libre de la route. Ils roulaient dans la neige, les feuilles pourries et le bois mort, avec un patatras de tous les diables, pendant que les attelages passaient. — M'est avis, citoyen capitaine, que nous sommes ébroués, dit un soldat qui avait le poing gauche gelé. — On a tout l'air d'être dans le four, répondit l'officier. — Drôle de four, ou y gèle! cria Lestour, maréchal des logis de hussards, tandis qu'en riant il faisait tomber, avec sa manche de dolman, la neige qui lui couvrait les joues comme un masque. Ils étaient douze. On aurait pu en voir plus. Prisonniers des deux bataillons nobles, composés uniquement des gentilshommes émigrés, qui formaient toute l'infanterie de l'armée de Condé, ils n'avaient aucune pitié à attendre. Ils le savaient. Pêle-mêle, des habits bleus que la pluie et le soleil avaient verdés, des épaulettes d'officier, des dolmans de hussard, tous les uniformes, mais tous en loques. Hâves, livides, sales, la plupart pieds nus. Leurs chapeaux défoncés n'étaient plus que des chiffons de carton, d'ailleurs on leur avait arraché leurs cocardes. C'étaient les soldats de la République. En face d'eux, les soldats du roi battaient la semelle. Marie-Antoinette n'eût pas reconnu dans cette infanterie boueuse, crasseuse, déguenillée, maigre, dégoûtante au point qu'on distinguait à peine la couleur blanche de l'uniforme, les gentils seigneurs satisfaits qui venaient la saluer, le tricorne au cœur, l'épée dorée au côté, haute perchée sur leurs talons rouges, dans la galerie des glaces. II Un officier autrichien arriva au grand galop et arrêta net son cheval devant Noirmont-Tonnerre qui porta la main à son chapeau, près de la cocarde blanche. C'était un capitaine d'infanterie, saigné dans une tunique ornée de col de velours vert pomme. Sa taille se cambrait dans une écharpe de même couleur. Le cheval s'ébroua bruyamment. Il venait de loin. M. de Noirmont-Tonnerre fit sonner aux officiers. Les gentilshommes accoururent. Tous les grands noms de France étaient là. Le colonel les salua d'un large coup de chapeau, comme il se découvrait devant son régiment, dans la cour de Versailles. — Messieurs, monseigneur l'archiduc m'apprend une triste nouvelle. Beaucoup de vos maisons seront en deuil: les républicains ont appliqué à M. de Verlon, de Saint-Prix et de Gardanne la loi sur les émigrés; ils les ont fusillés hier soir. Les officiers baissèrent la tête tristement. La nouvelle courut comme l'éclair sur les deux bataillons qui s'agitèrent. — Lédaigneux, les prisonniers républicains regardaient.

— Messieurs, reprit Noirmont-Tonnerre, vous connaissez la règle, œil pour œil, dent pour dent.... Nous allons faillir pendant la halte trois prisonniers. Il galopa jusqu'aux républicains. Avec une voix claire, il leur cria à la française.... — Qui de vous veut mourir? Douze voix répondirent. M. de Noirmont-Tonnerre se redressa dans son orgueil de noble, froissé que ces gens-là fussent braves comme des gentilshommes. — Oh! oh! messieurs, bravo pour l'enthousiasme! Il me fait trois d'entre vous seulement.... Les vôtres viennent de fusiller trois gentilshommes français.... C'est ma réponse. Et désignant de sa main gantée de blanc: — A vous capitaine, à vous lieutenant.... à vous maréchal des logis, puisqu'il n'y a plus d'officiers. III Les prisonniers s'embrassèrent, et quand les trois condamnés les quittèrent, tous crièrent à pleins poumons: "Vive la République!" L'écho le chanta longtemps dans les bois. Les deux officiers et le maréchal des logis furent placés à un mètre du fossé. Devant eux un peloton s'alignait en armes. Les nobles, officiers et soldats, ému, regardaient comment allaient mourir des républicains. Le colonel s'avança: — Messieurs, puis-je au moins connaître vos noms? ... Je les donnerai ce soir aux avant-postes, pour qu'on prévienne vos familles. Le sous-officier de hussards fit deux pas en avant: — Marquis de Lestour. Les gentilshommes stupéfaits le regardèrent. De Noirmont-Tonnerre se troubla. Une voix cria: — Monsieur le colonel, grâce pour celui-là, c'est mon frère! Et le comte de Lestour, capitaine au service du roi, s'avança à la botte du colonel. — Comment, monsieur, vous avez un frère qui sert la République? — Je l'ignorais. — Ah! ça, marquis, pourquoi n'êtes-vous pas de nous?... dit Noirmont-Tonnerre au sous-officier, d'une voix polie et franche, les deux poings contre ses cuisses, tout en tirant des bottes sur les étrières. — Parce que vous servez contre la France. Les gentilshommes reculèrent, sombres, blancs de colère. — Non, monsieur, nous servons le roi, et le roi est la France. Sa voix résonnait hautaine dans le silence des bois. Les gentilshommes redressèrent la tête. — Si vous consentez, marquis, à revenir à de bons sentiments, le commandant de la deuxième compagnie est à vous. "Vive le roi, monsieur!" — Vive la République! — Soit.... Vous êtes tête comme une mule d'Espagne. Soyez sans crainte, capitaine, dit Noirmont-Tonnerre au comte de Lestour, nous ne le fuillerons pas; il nous reviendra.... Nous le remplacerons par un autre. Le lieutenant et le capitaine républicain regardaient le hussard qui tenait la tête droite et haute, les yeux fixés sur Noirmont-Tonnerre. — Alors, monsieur, vous m'épargnez? — Certainement. Le colonel cria à un bas officier, en sautant de cheval. — Amenez un prisonnier.... le premier venu. Il battait de ses grosses bottes le sol glacé. — Je ne céderai à personne l'honneur de mourir pour la République. La figure des deux officiers patriotes s'illumina d'une beauté fièvre de martyre. — Ah! vous êtes ennuyeux, répondit Noirmont-Tonnerre, en l'écartant du geste. Alors, le marquis ramassa dans la neige une baguette de saule. Il marcha droit au colonel et lui gicla la joue. M. de Noirmont-Tonnerre, la joue barrée d'un long trait rouge, leva son chapeau et salua très bas le marquis de Lestour. — Vous êtes brave, monsieur, vous allez mourir. Il fit un signe. Le peloton épaula. Les trois républicains tombèrent. L'entrevue des deux empereurs. Berlin, 29 juillet.—Le ministère des affaires étrangères allemand autorise la Presse Associée à déclarer que dans son entrevue de l'île de Björke, l'empereur Guillaume a non seulement conseillé au Tzar Nicolas de ne pas continuer la guerre, mais l'a aussi encouragé à poursuivre la politique de paix inaugurée par le président Roosevelt. Le ministre déclare, en outre, positivement que l'entrevue a eu lieu sur les désirs du Tzar.

LES PROPHEÉTIES DU ROMAN

Ces semaines qui viennent de s'écouler auront apporté leur large contribution de drames et d'émotions diverses en France. Mais la catastrophe récente, ce petit sous-marin englouti soudain au fond de la mer avec son équipage, a fait peut-être passer par les plus fortes que l'on ait éprouvées. Il semblait impossible de détacher ses yeux, de détourner sa curiosité balteant d'angoisse de ce petit coin de côte africaine où s'est déroulée, à cette heure, la plus terrible et la plus simple en même temps des tragédies. Et l'imagination était si fortement surexcitée, qu'on assistait presque à cette trop lente opération de sauvetage, qu'on voyait sous les ombres eaux d'émeraude ce long cigare échoué, au tour duquel s'empresaient inutilement les scaphandriers aux têtes démesurées. Mieux, on les voyait, entassés les uns contre les autres, lutant contre l'asphyxie, ces malheureux qui connaissent les plus singulières et horribles affres d'agonie qu'on puisse imaginer. Oui, on les voyait, prisonniers éfarés et hagards de la mer, supputer leurs chances de vie ou de mort, prêter l'oreille à ces coups qui, du dehors, comme le rappel des mineurs dans la mine éboulée, leur parlaient un décevant langage d'espoir et de reconfort. On se rend compte de ce qu'ils ont dû éprouver d'abord quand ils ont senti le sous-marin soulevé presque hors des dotts, puis dans l'instant fatal où, le câble rompu, ils retombèrent, par une nouvelle plongée, dans cet élément dont l'obscur malaise semblait conspirer à les reprendre, à les retenir, à les garder. Et c'est l'antique légende des sirènes atrocement modernisée. A présent, vraisemblablement, la grande paix de la mort est venue sur ceux qui auront subi, les premiers, un martyre sans analogie et connu une fin décevante, mais non sans gloire et non sans beauté, puisqu'ils périrent au poste périlleux que leur courage et leur dévouement avaient accepté. Et cet encore une fois nous frappe: ce que l'expérience n'avait pu encore fixer, l'imagination, comme il arrive le plus souvent, l'avait prophétisé déjà et avec une précision, une étendue de vision qui rendent cette divination de l'avenir singulière et digne d'être notée. La fin du "Farfadet", abimé sous les eaux, c'est presque tout à fait celle du "Nautilus". L'inoubliable sous-marin de "Vingt mille lieues sous les mers", ce roman de Jules Verne qui charme notre enfance et que beaucoup de nous ont ouvert plus tard pour constater combien le grand et modeste auteur des petits aventures en avait eu le coup d'œil vif et perçant sur l'avenir. Ce "Nautilus", glissant sous les mers, comme un gigantesque océaote, et emmenant avec lui son mystérieux passager le capitaine Nemo, savez-vous qu'aux proportions et aux perfectionnements près—mais nous ne sommes encore qu'à l'aurore de la navigation sous-marine!—il était très semblable de type, de forme, de système à ces "Farfadets", que, plus tard, le génie pratique des ingénieurs devait réaliser. Mais si l'imagination peut, par jeu, engendrer la perfection, il s'en faut bien, nous le constatons, hélas! aujourd'hui, que la réalité jouisse des mêmes avantages et immunités! Jules Verne ne fut pas le seul à nous montrer, sous les mers, ce petit bateau désemparé, aux prises avec les éléments, dans la révolte des forces naturelles asservies au génie de l'homme. Un autre écrivain, de grande valeur aussi, imaginaire doublé d'un technicien très sûr, M. le commandant Daurit, qui, dans son très pittoresque, très intéressant et documenté ouvrage: "la Guerre fatale", s'est plu à égarer pour nous les voies de l'avenir, en basant ses inductions sur de très sérieuses présumptions, a "deviné", presque dans tous les détails, et décrit par avance la catastrophe du "Farfadet". Il nous montre le premier des sous-marins, le "Naval", coulé également au fond de la mer. Comme autour du "Farfadet", les scaphandriers s'efforcent de secourir le bâtiment perdu; pareillement aussi, ils commencent à se lever les uns sur les autres, par une série de coups frappés sur les parois. Et c'est, nous le voyons, le romancier nous présente le constructeur de sous-marin, l'éminent ingénieur Loubet, enfermé avec les marins et

LA CONFESSION

notant, de minute en minute, ses impressions. Dans ce même ouvrage, l'auteur annonce divers événements que déjà l'avenir, auquel il n'a pas fait un trop long crédit, s'est empressé de réaliser. Ainsi la déclaration de guerre russo-japonaise, ou plutôt l'engagement des hostilités semble calqué sur le modèle exact qu'il a donné. Pour rendre un juste hommage à ce sens prophétique de Jules Verne, dont nous parlons tout à l'heure, il convient de ne pas se borner à le constater à propos de la récente et douloureuse catastrophe. Chaque jour presque nous apporte un incident qui nous montre avec quelle sûreté ce voyageur, qui ne quittait guère le fauteuil de son cabinet de travail, savait voyager à travers le temps, à défaut de l'espace. Suivons dans ses détails cette extraordinaire et déplorable odyssée de piraterie du "Potemkin". Et ce que nous ne le retrouvons pas un peu dans les "Enfants du capitaine Grant"? Et ce que le récent voyage du dirigeable Lebaudy ne vous suggère pas le souvenir de "Cinq semaines en ballon"? Enfin n'avons-nous pas vu, il y a quelques mois, notre confrère Gaston Stiegler battre le record établi par le flegmatique Philéas Fogg dans le "Tour du monde en quatre-vingt jours"? Ah! certes, l'imagination va plus vite et plus loin que la raison appliquée. Mais peut-être qu'en la précédant comme un courrier, elle lui fraye le chemin et lui rend le service d'ouvrir l'horizon! .. Ils s'étaient, l'un et l'autre, allongés dans l'ombre des caisses; le ceinturon dénoué et le col ouvert. — Nous sommes en mai, marmonna Guérin; on transpire comme des acazacs et l'on geint comme des ânes: à part ça.... Et Beemann, le nez dans le ciel, répondit par un cantique dont la lente psalmodie sous l'air d'un bien-être avait des revivances d'encens et de frondaisons neuves: — C'est le mois de Marie. C'est le mois le plus beau.... Sa figure avait tout à coup pris une expression très douce et ses regards fixes persistaient dans la contemplation d'une image obsédante, campée dans son souvenir. — C'est le mois de Marie.... — Ah non!... En voilà assez! Entendu: c'est le mois le plus beau.... Et comme d'un geste, Guérin allait plaquer son képi sur la bouche du chanteur, il s'arrêta, stupéfait. Beemann, silencieux, pleurerait, le front dans l'herbe. Tous deux, depuis quatre ans, étaient à la légion. Beemann, un colosse néerlandais, avait pu à Guérin, épave parisienne dont la présence à Bel-Abbès devait cacher quelque sombre histoire; mais le passé dont ils ne parlaient jamais d'ailleurs n'était pour rien dans leur amitié! Elle était née des luttres épiques qu'ils avaient soutenues côte à côte à Madagascar, en Chine, au Tonkin. La mort avait multiplié inutilement contre eux la far des sagaises et le plomb des Manners. Ils étaient passés dans l'enfer des saives sans une égratignure et des mille bordées que fortines et citadelles leur avaient envoyées ils ne conservaient qu'une ressource d'enfants. — Ça fait du bruit quand ça passe et de la poussière quand ça tombe.... Guérin, cependant, s'était rapproché. — Alors quoi, mon pauvre vieux?... Ah! bien sûr, la vie c'est quasiment comme qui dirait.... Il s'arrêta, ne pouvant exprimer par des mots le sympathique consolatoire qui bouillonnait dans son cœur pour son camarade. Et, comme apaisé, Beemann relevait la tête, une lettre glissa de ses mains et une photographie de jeune communiante tomba à terre. — Ma fille dit Beemann en les ramassant. Sa mère m'écrit.... demain, c'est fête.... là bas, à cause de l'enfant et moi je suis ici.... Tu comprends, c'est pour ça que je pleure comme un bête. — La famille, quoi!.... C'est raison, vieux. On a beau dire, la famille c'est la.... famille! — C'est juste! — Ça vous reste.... N'empêche que la vie est une sale blague que les parents font aux gosses.... Suffit: essaye ça et file.... Beemann gagna le quartier

Princesse Louise de Cobourg

Le professeur aliéniste viennois Wagner de Jauregg, qui avait contre-signé l'expertise des professeurs Jolly, de Berlin, et Kraft-Ebing, de Vienne, sur l'état mental de la princesse de Cobourg, publie, dans la "Revue clinique hebdomadaire", un long article pour la défense de l'opinion des aliénistes allemands, contre celle des docteurs Magnan et Dubuisson, qui a entraîné la levée de l'interdiction de la Princesse. Il fait observer que les aliénistes français n'ont eu à examiner que l'état présent et ne se sont pas occupés du passé, tandis que les Allemands, travaillant sur une base plus large, avaient à tenir compte, non seulement de l'impression personnelle des conversations avec la malade, mais de tout l'ensemble de ce qu'elle avait fait pour justifier la nécessité d'un examen et d'un traitement mental. Le professeur Wagner conclut qu'un fond il n'y a pas une différence marquée entre le jugement actuel et celui d'il y a quelques années, d'autant plus qu'il faut aussi tenir compte du progrès résultant du traitement; mais il ne peut pas résister à la tentation d'insinuer que la Princesse, mieux conseillée aujourd'hui, peut avoir été mieux préparée pour répondre aux questions des médecins français. Le parfait géolier. Bénigne d'Auvergne de Saint-Mars, dont Mme Arvède Barine raconte l'histoire dans la "Revue de Paris", était maréchal des logis de mousquetaires quand Louis et Colbert le nommèrent gouverneur du château de Pignerol. Il allait y devenir le géolier de Fouquet (qu'il avait arrêté) et de tous les grands prisonniers d'Etat. La place n'était pas rémunératrice; mais elle était lucrative. Le ministre allouait pour l'entretien des captifs des sommes considérables en admettant fort bien que le géolier en retirât sa large part. M. de Saint-Mars, respectueux de l'éthique, n'aurait jamais toléré qu'on servît un noble dans l'étain; mais il lui donnait ses reliés dans de la vaisselle d'argent. Fort honnête homme, il n'était cruel que par ordre. Avec Fouquet, il fut longtemps charmant. L'ancien ministre était la douceur même et semblait résigné à son sort. Il endormait toutes les défiances; on le voyait occupé à fabriquer des boîtes, des siraps pour le rhume; personne ne le soupçonnait d'intrigues. Cependant, il ne cessait de correspondre avec le dehors. M. de Saint-Mars eut ensuite pour prisonnier le Masque de Fer, autrement dit Mattioli, ministre du duc de Mantoue. Nommé gouverneur des îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, il y retrouva Mattioli, qu'on y avait transféré. Rappelé plus tard à la Bastille, il y eut sous sa garde Mme Guyon, Mlle Florence, du corps de ballet de l'Opéra, et plusieurs pasteurs protestants qui résistèrent à la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, comblé de richesses, d'honneurs et de considération. Le roi n'avait jamais consenti à réintégrer ce géolier dans le corps des officiers; mais il n'avait pas hésité à lui conférer des lettres de noblesse.

DEPECHEES Télégraphiques



La question de paix en Russie. St-Petersbourg, 29 juillet.—Le ton de la presse russe devient de plus en plus belliqueux à mesure que s'approche la date fixée pour la conférence. De tous côtés le gouvernement est pressé de résister à des demandes qui seraient humiliantes, même s'il fallait pour cela continuer la guerre à outrance. Le "Russ", commentant les paroles prononcées par M. Sato, dit: "Les termes de paix tels que les a laissés entrevoir M. Sato ne peuvent aboutir tout au plus qu'à un armistice." Le "Russ" reflète les vues du parti libéral. Ce journal ajoute que les termes se préparent à imposer les Japonais sont loin d'être modérés et pourraient bien faire échouer la conférence. On espère cependant que M. Sato, dans l'interview qu'il a accordée à un reporter américain, a simplement reflété ses vues personnelles et non celles du gouvernement japonais. Le "Sviet" reproche aux Etats-Unis leur manque de tact en faisant coïncider la visite du secrétaire Taft au Japon avec l'arrivée des plénipotentiaires de paix à New York. Mesures hostiles. Victoria, C. B., 29 juillet.—Des avis reçus de Hong Kong par le vapeur "Tartar" sont à l'effet que les corporations ont encore des mass meetings à Canton et à Hong Kong, et qu'on y prend des arrangements pour boycotter d'avantage les Etats-Unis. Des délégués vont aller voir les différentes corporations en Chine, et un conseil sera chargé de prendre des renseignements auprès des Chinois en Amérique sur l'impuissance dans laquelle ils sont d'agir. Ces renseignements seront publiés sous forme de pamphlet et distribués dans toute la Chine, et des circulaires seront expédiées aux Chinois en Amérique, les engageant à ne pas se décourager mais à soutenir le mouvement. Conflit sérieux. Berlin, 29 juillet.—La South Cameron Company, dont les négociants et gardes, comme on l'admet maintenant, sont entrés en conflit récemment avec des soldats français du Sénégal, sur la frontière du Congo Français, au sujet d'un certain territoire que les uns désignent appartenir à la France et les autres à l'Allemagne, rapporte au ministère des affaires étrangères que trois allemands ont été tués et quatre faits prisonniers, et qu'un sergent français des tirailleurs sénégalais a été tué pendant la bataille. Le ministère étranger, ainsi qu'on l'a déjà rapporté, s'informe officiellement auprès du gouvernement de Cameron des causes du conflit. Le gouvernement Français sans aucun doute, sera dans l'intervalle officiellement renseigné sur le sujet. Les deux gouvernements sachant alors qui est à blâmer, prendront des mesures pour éviter la répétition de combats de ce genre. On n'est pas disposé ici à considérer, l'incident de nature à soulever de sérieux ennuis, mais il va sans dire que l'Allemagne protégera ses colonies. Déraillement. Memphis, Tenn., 29 juillet.—On mande de Diaz, Arkansas, au "News Scimitar": "Le train rapide No 5, de la ligne St-Louis Iron Mountain et Southern, se dirigeant vers le sud, a déraillé cet après-midi près de la gare de Diaz. L'accident a été provoqué par une aiguille restée ouverte par erreur. Deux employés ont été tués et plusieurs voyageurs blessés, dont quelques-uns mortellement. Les morts sont: William Horton mécanicien, de Little Rock, Ark. A. Doolin, chauffeur, de Poplar Bluff, Missouri. Le train qui est connu sous le nom de "cannon ball" avait quitté St-Louis la nuit dernière pour le Texas. Lorsque la locomotive arriva à l'aiguille, cause du sinistre, elle fut vivement lancée dans le talus qui borde la voie. Les débris du train prirent feu. Un train de secours immédiatement envoyé de Little Rock, a transporté les blessés dans cette dernière ville. Compliments du Mikado. Tokio, 29 juillet.—L'amiral Kakaoka a été vivement félicité de l'heureuse manière dont s'est effectué le débarquement des troupes japonaises à Sayhalian, en dépit du temps orageux qui n'a cessé de régner dans ces parages.

notant, de minute en minute, ses impressions. Dans ce même ouvrage, l'auteur annonce divers événements que déjà l'avenir, auquel il n'a pas fait un trop long crédit, s'est empressé de réaliser. Ainsi la déclaration de guerre russo-japonaise, ou plutôt l'engagement des hostilités semble calqué sur le modèle exact qu'il a donné. Pour rendre un juste hommage à ce sens prophétique de Jules Verne, dont nous parlons tout à l'heure, il convient de ne pas se borner à le constater à propos de la récente et douloureuse catastrophe. Chaque jour presque nous apporte un incident qui nous montre avec quelle sûreté ce voyageur, qui ne quittait guère le fauteuil de son cabinet de travail, savait voyager à travers le temps, à défaut de l'espace. Suivons dans ses détails cette extraordinaire et déplorable odyssée de piraterie du "Potemkin". Et ce que nous ne le retrouvons pas un peu dans les "Enfants du capitaine Grant"? Et ce que le récent voyage du dirigeable Lebaudy ne vous suggère pas le souvenir de "Cinq semaines en ballon"? Enfin n'avons-nous pas vu, il y a quelques mois, notre confrère Gaston Stiegler battre le record établi par le flegmatique Philéas Fogg dans le "Tour du monde en quatre-vingt jours"? Ah! certes, l'imagination va plus vite et plus loin que la raison appliquée. Mais peut-être qu'en la précédant comme un courrier, elle lui fraye le chemin et lui rend le service d'ouvrir l'horizon! .. Ils s'étaient, l'un et l'autre, allongés dans l'ombre des caisses; le ceinturon dénoué et le col ouvert. — Nous sommes en mai, marmonna Guérin; on transpire comme des acazacs et l'on geint comme des ânes: à part ça.... Et Beemann, le nez dans le ciel, répondit par un cantique dont la lente psalmodie sous l'air d'un bien-être avait des revivances d'encens et de frondaisons neuves: — C'est le mois de Marie. C'est le mois le plus beau.... Sa figure avait tout à coup pris une expression très douce et ses regards fixes persistaient dans la contemplation d'une image obsédante, campée dans son souvenir. — C'est le mois de Marie.... — Ah non!... En voilà assez! Entendu: c'est le mois le plus beau.... Et comme d'un geste, Guérin allait plaquer son képi sur la bouche du chanteur, il s'arrêta, stupéfait. Beemann, silencieux, pleurerait, le front dans l'herbe. Tous deux, depuis quatre ans, étaient à la légion. Beemann, un colosse néerlandais, avait pu à Guérin, épave parisienne dont la présence à Bel-Abbès devait cacher quelque sombre histoire; mais le passé dont ils ne parlaient jamais d'ailleurs n'était pour rien dans leur amitié! Elle était née des luttres épiques qu'ils avaient soutenues côte à côte à Madagascar, en Chine, au Tonkin. La mort avait multiplié inutilement contre eux la far des sagaises et le plomb des Manners. Ils étaient passés dans l'enfer des saives sans une égratignure et des mille bordées que fortines et citadelles leur avaient envoyées ils ne conservaient qu'une ressource d'enfants. — Ça fait du bruit quand ça passe et de la poussière quand ça tombe.... Guérin, cependant, s'était rapproché. — Alors quoi, mon pauvre vieux?... Ah! bien sûr, la vie c'est quasiment comme qui dirait.... Il s'arrêta, ne pouvant exprimer par des mots le sympathique consolatoire qui bouillonnait dans son cœur pour son camarade. Et, comme apaisé, Beemann relevait la tête, une lettre glissa de ses mains et une photographie de jeune communiante tomba à terre. — Ma fille dit Beemann en les ramassant. Sa mère m'écrit.... demain, c'est fête.... là bas, à cause de l'enfant et moi je suis ici.... Tu comprends, c'est pour ça que je pleure comme un bête. — La famille, quoi!.... C'est raison, vieux. On a beau dire, la famille c'est la.... famille! — C'est juste! — Ça vous reste.... N'empêche que la vie est une sale blague que les parents font aux gosses.... Suffit: essaye ça et file.... Beemann gagna le quartier